

Canet le 14/09/2009. La question du Moi, une approche

Donc nous sommes le 14/09/2009 et nous allons reprendre tout ça.

En fait aujourd'hui, et je concocte ça depuis un bout de temps, je me disais que cela vaudrait le coup de revenir sur les questions autour de l'inscription. Je vais vous dire pourquoi cela me semble important de revenir là dessus. L'autre jour, j'étais avec une équipe dans les confins lozérogardeois, et nous avons eu une discussion passionnante, toute la matinée. C'est un hôpital de jour qui s'occupe d'enfants autistes et psychotiques, une équipe avec un grand savoir faire, où quelques jeunes membres ont quelques difficultés d'intégration. Nous étions confrontés à deux difficultés : l'une avec un enfant et l'autre à l'intérieur de l'équipe où deux éducateurs se bouffaient le nez, un ancien et une nouvelle. Cette dernière est là depuis trois ans, mais ça ne fait rien, elle est toujours nouvelle, et je pense qu'elle va le rester encore un bout de temps. Tout ce qu'elle pouvait dire agressait l'autre. Elle était plutôt en demande, une demande d'amour, que l'autre récusait. Au cours des disputes la question de l'enfant est vite arrivée, et on en vient à décrire sa situation familiale. La psychiatre, qui est une femme sympathique, qui cultive ses tomates et va aux champignons, expliquait que la mère donnait le sentiment d'être une paire de seins énormes ; son corps ne correspondait pas à ses seins. Elle était assistante maternelle. Normal ! On sent une logique implacable là dedans. « Et le père ? » lui dis-je . « Ah, oui ! le père ! ». J'insiste un peu. Et de façon un peu lasse, elle dit « le père, tout mince... ». Un fil. Un truc à peine existant. Pour le faire exister, il faudrait mettre de la poussière autour, pour mettre un peu de consistance. Je vous saute quelques étapes, parce que cela a duré trois heures et demie. J'introduis alors ce que j'ai déjà écrit dans la préface du livre de Delion *L'enfant autiste, le bébé, et la sémiotique*. La différence de travail entre d'un côté l'autisme et la psychose infantile, et de l'autre côté la névrose ordinaire ou extraordinaire, c'est le fait que vis-à-vis des névrosés, notre travail est celui de l'archéologue, c'est-à-dire celui de retrouver quelque chose qui était perdu aux

tréfonds, on ne sait où (en fait c'est en surface, tout est en surface, c'est comme la bande Moebius, on croit que c'est profond, ce n'est pas profond pour deux sous), permettre que quelque chose sorte comme ça, des ruines, qui va se fondre avec l'espace ambiant. Vous connaissez cette belle image de Freud à propos de Rome : « ce qui m'a frappé c'est de voir dans une même ville coexister de vieilles ruines à côté de bâtiments de différents âges et tout ceci dans une certaine harmonie ». L'harmonie, c'est important. Et bien, le psychiste, c'est quelqu'un qui doit toujours fabriquer Rome, qui brûle tout le temps, mais ça c'est autre chose. Le travail avec les enfants psychotiques ou autistes, c'est un travail d'une toute autre nature, puisque il consiste à fabriquer quelque chose qui n'a jamais existé. Qui ne s'est jamais produit, qui n'est jamais arrivé. Donc, là, il faut inventer. Il faut inventer quelque chose qui puisse surgir dans le contexte forgé par l'équipe, une perle, comme celle qui se constitue autour du grain de sable de l'huître, fabriquer quelque chose qui puisse tenir. Et c'est avec cette idée en tête qu'on a pu considérer que dans cette équipe-là quelque chose était en train de se constituer d'un couple parental. Un couple parental qui, sous cette forme, n'a jamais existé. Alors ça commence comme ça peut. Les deux qui se disputaient pouvaient représenter une duplication de la fonction maternelle. Sur le père, il y avait un peu plus à dire que « c'était un fil » : il était un peu inexistant, il n'avait pas de parole à lui, et ce que nous avons là, c'était la parole maternelle. Avec toutes les dérives de la fonction maternelle quand elle est exercée en solo, avec cet aspect vaguement tyrannique qu'on appelle la « toute puissance maternelle » — qui n'existe pas. Il est quand même étrange de voir que lorsqu'on dit que les mères sont toutes puissantes, c'est précisément parce qu'elles ne le sont pas, ne pouvant s'appuyer sur quelqu'un d'autre qui peut les soutenir. Elles ne peuvent pas tenir seules. Bon, ça c'est un autre chapitre à ouvrir un autre jour. Ainsi l'équipe commence à fabriquer deux répliques de la mère. En effet ces deux-là, en y regardant bien, étaient dans des fonctions maternelles vaguement teintées de fonction paternelle. C'est donc le reste de

l'équipe va devoir être intégrée par l'un des deux pour pouvoir incarner une fonction paternelle digne de ce nom. C'est un problème que nous avons abordé de multiples fois : une des grandes difficultés des équipes est d'arriver à jouer une fonction paternelle. La fonction maternelle en général ça va, les équipes, avec les enfants, ça marche plutôt bien. Mais dès qu'il s'agit d'aller vers l'incarnation d'une fonction paternelle, alors, là, il n'y a plus personne. Des bouts, des morceaux, et c'est précisément le problème. Parce qu'avec ces enfants là, il y a intérêt à avoir un peu plus que le commencement d'une fonction paternelle. Ainsi l'idée est la suivante : au fond, ce *reste de l'équipe* va devoir être transféré sur l'un des deux. Ce tiers, un vrai tiers, va devoir commencer à réguler cette opposition entre les deux. On peut dire que la réunion était un premier pas dans ce sens-là. À commencer par le fait de permettre aux deux de penser ailleurs que dans leur propre querelle. – ce qui est toujours une difficulté comme chacun sait. On a cette idée. Au fond il s'agit de fabriquer, comme toujours, ce qu'on appelle depuis longtemps une feuille d'assertion. Que quelque chose puisse enfin venir s'inscrire, qu'il puisse y avoir une histoire qui se constitue. Parce que pour le moment, c'était anhistorique. Car s'il n'y a pas de fonction tierce paternelle, il n'y a plus d'histoire. Il n'y a plus rien qui se constitue.

C'est en partant de cette aventure que j'ai trouvé utile de revenir sur la question de l'inscription et toutes ces choses-là. Je vous donne le *background* pour que vous puissiez voir le genre de problèmes qui sont saisissables par la question des feuilles d'assertion.

Je ne voudrais pas redéfinir feuille d'assertion et consorts. Cela viendra au fur et à mesure. Je préfère esquisser ce dont il s'agit. On peut commencer par la question de la parole. Si vous lisez de manière un peu suivie les séminaires de Lacan, ce qui est intéressant, c'est la mise en contexte avec les autres séminaires. Son texte fondateur s'appelle « fonction et champ de la parole et du langage ». Ce n'est pas rien ! Puis, par la suite, il a abordé cela de façon très

variée tout au long de son histoire. À un moment, par exemple, il dit « ça parle ». Puis, si vous lisez quelques séminaires plus tard, il dit que ce sont des conneries. Car il disait aussi des conneries ! Il disait : « non ! ‘ça parle’, ce n’est pas une bonne formule. C’est un peu concon ». De même, un jour il dit : « la psychanalyse, c’est quoi ? Eh bien, dans un premier temps, le patient vous parle de lui mais il ne parle pas à vous, puis parfois il vous parle à vous, mais il ne parle pas de lui, et la psychanalyse est terminée quand il parle à vous de lui ». Très bien. Evidemment du coup, tous les types qui suivaient ses séminaires disaient « ah, oui ! c’est comme ça que ça marche la psychanalyse ». Quelques temps plus tard, au cours d’un séminaire, il dit que c’est ridicule, que c’est une formule qui ne va pas, qui est fadasse (je ne suis pas sûr qu’il le dise ainsi !). Il faut faire attention à ces choses là. Ces penseurs sont des gens qui réfléchissent, qui évoluent, qui ont des expériences, qui se transforment. On découvre des trucs et ça continue. C’est comme ça le travail. Ils ne sont pas arrêtés à quelque chose qui serait le bi du bout de la chose. Je vous dis tout cela pour prendre des précautions, et pour vous dire que la parole, même chez Lacan, est évolutive. Et le « ça parle » est quelque chose qui ne parle pas tellement. Ce n’est pas si astucieux que ça.

Mais il y a aussi quelques invariants. C’est intéressant les invariants. Par exemple la distinction entre le sujet et le Moi. Ça, vraiment, c’est un invariant comme distinction. Après comme contenu, c’est une autre paire de manche. Sur le Moi, la nature du Moi, la nature du sujet, je m’étais amusé à faire un petit historique du sujet barré chez Lacan. J’avais relevé¹ le moment où est arrivée l’histoire du sujet barré. Au début, c’est le sujet rayé !... Ce n’est qu’après qu’il a dit « barré », le sujet qui se barre. Qui se barre tout le temps. C’est une formule astucieuse pour dire à la fois que c’est quelque chose qui le divise, mais en même temps, qui du fait de cette division se barre. Avec cette idée, que j’ai déjà développé ici, et dit souvent, qu’on peut poser en amont quelque chose qui n’a

¹ Cf. *Psychanalyse, Logique, Éveil de coma*, L’Harmattan, 2000, p. 92.

jamais existé comme tel et qui est un sujet total². Un sujet qui ne serait pas divisé. Mais un sujet qui ne serait pas divisé, c'est un mythe. C'est un mythe dont nous sommes chacun de nous porteur. Et ce sujet là, au fond, on peut le poser en amont comme mythe fondateur du sujet divisé. C'est intéressant de voir les choses comme ça. La distinction entre les deux, c'est que le Moi est imaginaire. C'est le point qui me semble être la grande bataille de Lacan, qu'il a menée tout le temps, parce qu'elle vaut le coup d'être menée. C'est la distinction entre le sujet et le Moi. Il dit « le Moi est imaginaire ». Il avait élaboré tout ça depuis les années 30, une vieille histoire, le stade du miroir. Après Wallon, il avait repris le stade du miroir, mais il l'avait arrangé à sa sauce, évidemment, en disant, « c'est une erreur. L'enfant fait une erreur ». Je trouve ça très intéressant. L'enfant fait une erreur en pensant que c'est lui. Et c'est là, autour de ce terme d'erreur qu'emploie Lacan, que j'avais évoqué ce que disait Peirce : « le Moi est le lieu de l'ignorance et de l'erreur »³. Il disait ça en 1890. Bien avant Lacan. Cela l'intéressait depuis longtemps. « le Moi est le lieu de l'ignorance et de l'erreur ». Alors ce Moi, c'est ce que nous sommes. C'est ça qui est tragique ! C'est chacun de nous ! Quand on pense à soi, on pense à Moi ! (rires). Un peu mégalo (rires). C'est tragique. Chacun, nous nous prenons pour le Moi. On se vautre dans l'erreur. Cela ne veut pas dire que cette erreur ne joue pas sa fonction, comme toutes les erreurs. Vous savez que, si vous voulez apprendre quelque chose, il faut se tromper. Celui qui ne se trompe pas, c'est celui qui n'apprend pas. Puisqu'il est censé déjà tout savoir. Cette erreur est féconde. Le Moi, il faut bien faire avec. Parce qu'il y a derrière la question de l'identification. On passe notre temps à s'identifier.

Là, vous lisez mon autre copain Tarde. Cet été je suis allé une semaine à Sarlat pour suivre les traces de Tarde. J'ai ramené des trucs, des documents écrits par ses petits-fils. Vraiment intéressant ! J'ai même compris pourquoi je

² Cf. *L'angoisse*, Jacques Lacan, Le Seuil, 2004, pp. 36 sq.

³ Cf. *À la recherche d'une méthode*, C. S. Peirce, Le champ social, p. 102.

m'intéressais tant à Tarde. En dehors de ce qu'il écrit. Une histoire de grand-mère, que je connais bien. Je laisse tomber aujourd'hui. Donc Tarde ! On vit en société. Et Tarde est le premier à avoir dit cette chose fondamentale « une société est un groupe de personnes qui s'imitent ou qui imitent un modèle commun ». Si là, on n'est pas dans l'identification, je veux bien être pendu. Et Tarde en fait la définition fondamentale de la société. On ne peut pas dire qu'il ait eu beaucoup de succès d'écoute. Quoique ! J'ai appris des tas de trucs intéressants. J'ai appris qu'il avait été professeur au Collège de France, lui qui était hors de l'université, totalement. Il avait postulé au Collège de France à la demande de ses nombreux amis et savez-vous contre qui il a remporté son siège ? Le siège de philosophie au Collège de France ? Eh bien, contre Bergson ! Ce n'est pas rien ! Il a été préféré à Bergson ! Il faut dire que c'est une pensée extraordinaire. Je sais que vous ne voulez pas le lire parce que j'en parle, vous faites comme je fais avec Sylvie. C'est une copine qui me dit « ouais, je te parle de livres, jamais tu ne les lis, il faut que ce soit quelqu'un d'autre qui t'en parle ! ». Alors tendez bien l'oreille. Dès que quelqu'un d'autre vous en parlera, lisez-le ! Et vous allez voir, c'est absolument prodigieux. C'est un grand penseur ce type-là, ne serait-ce que par cette définition de la société. Je vous recommande vivement ce livre, qui est un peu difficile à lire, j'ai tort de dire ça, je sais, parce que cela le détruit. Il faut le lire avec un crayon et des neurones pas trop endormis : *Les lois de l'imitation*. Là dedans, il base toutes ses réflexions sur la question de la répétition. Quand on sait par exemple, tout le sens que Freud donne à la répétition, et Lacan avec la question de la jouissance, on peut dire que Tarde nous donne un socle pour penser des choses qui nous sont familières, des choses que nous vivons tous les jours dans notre travail.

La question du Moi est une question tout à fait décisive parce qu'on ne peut pas s'en passer. Je vous le rappelle, même s'il est maigrelet. Parce qu'on peut avoir un Moi gringalet. Vous savez, c'est ce que disait un grand ami d'Horace Torruba. Horace, c'était Don Quichotte, tout maigre, de partout. C'est

dommage que vous ne l'ayez pas connu ! Toi, tu l'as connu ! Tu te souviens quand il est venu au séminaire chez toi ? C'était remarquable !

FC : C'était formidable !

MB : Le moment avec notre chère Zoubida ! Inoubliable ! Il était venu au séminaire que je faisais alors tous les ans, sur deux jours. Donc, une très belle formule : « avec un Moi pas plus épais que lui même ». Pour vous dire ! C'était un type qui n'était pas du tout dans la dimension moïque. Pas du tout. Critique du Moi. Donc on peut dire qu'il y a tout un travail à faire en nous pour savoir où se situe ce fameux Moi. Ce Moi dont nous faisons l'origine de façon erronée, pour reprendre le terme de Lacan, dont nous faisons l'origine de toutes nos actes, nos paroles, nos conceptions, etc. Ça, c'est l'erreur fondamentale de tout un chacun, avec le destin que cela peut avoir. Le destin parfois terrible. Quand on croit qu'il n'y a que Moi, c'est mégalomane ; il n'y a même pas d'altérité pour venir secouer ce Moi fantasmatique.

Alors, dans la parole qu'est ce qui est en question, si on le prend sous cet angle ? Quand on cause, on cause *de* quoi ? Est ce que c'est à partir du Moi, ou à partir d'autre chose ? La parole ! Depuis longtemps, je dis la chose suivante (qui était d'ailleurs un thème favori d'Horace, d'Oury, de Tosquelles, toute la bande) : Le principe n°1 de la psychothérapie institutionnelle, c'est le droit imprescriptible de dire des conneries. Ça n'a l'air de rien. Vous m'entendez souvent en parler, ça commence à devenir lassant, mais, quand on regarde les choses de très près, le fait de pouvoir dire des conneries est quelque chose d'essentiel pour laisser parler autre chose que ce qui est sous contrôle. En tout les cas, c'est la seule chose qui se présente à nous comme une instance possible de contrôle. « Je tourne sept fois la langue dans ma bouche avant de parler, Moi ! ». Et bien, n'essaye pas de tordre la langue, ne la tourne pas 7 fois dans la bouche pour essayer de lui faire parler le langage du Moi, fous lui la paix et laisse la parler toute seule. Et là, peut-être que tu pourras entendre des échos d'autre chose que du Moi. C'est ça la question. La parole qui est la parole dont on pense qu'elle

émane du Moi, eh bien cette parole a ses fondements dans autre chose que cette illusion moïque. Notez bien que si la parole n'avait que des racines dans l'illusion moïque, à ce moment là, elle ne pourrait pas aller très loin. Ce serait une parole imaginaire. Totalement imaginaire. Il y aurait quelque chose qui serait, d'une certaine façon, sans prise sur le réel. Or justement, toute la question est là. Lacan parlait de la parole pleine. Il a abandonné assez vite, parce que la parole pleine, cela ne veut pas dire grand chose. Pleine de quoi ? Plus tard il parlait du discours courant. Il s'amusait ! Il écrivait « le disque ourcourant ». À travers ces petites folies qu'il se permettait, il posait la question de la vérité. Ce n'est pas avec les appareils du Moi qu'on va pouvoir atteindre quelque vérité que ce soit. Parce que la vérité, il ne s'agit pas de la fétichiser, parce que justement, elle s'échappe, on ne l'attrape pas. Mais il y a des effets de vérité. On le sait. Par moments, quand quelqu'un dit quelque chose, un « ah ! » surgit. Tu es saisi. Ça va. (rires). Voilà un effet de vérité. Après, la vérité... Où est-elle la vérité ?... elle est passée. On peut dire que la vérité, elle passe. Lacan, là aussi, disait : « elle ne peut que se mi-dire ». Depuis longtemps, nous avons ici essayé de prendre la question des effets de vérité sous l'angle du travail du scribe. Vous savez, le scribe, celui qui inscrit. Tosquelles en parle dans son discours de 1989 sur Arte. (J'ai regardé mais on ne peut plus avoir la cassette, j'espère qu'un jour ils la mettront sur dvd.) Quand on lui demande ce qu'est la psychanalyse, il dit : « La psychanalyse ? Il y a un type qui est allongé et qui dit des conneries, mais il ne le sait pas, et un type qui est sur un fauteuil, qui pense des conneries, mais qui le sait ». Quand même, il avertissait, il disait « sachez que vous pensez des conneries, sinon, c'est foutu ». Puis on lui demande : « où mettez-vous l'interprétation en psychanalyse ? » il répond « oh, l'interprétation, ce n'est pas compliqué. C'est le type qui est sur le fauteuil et qui dit « ah, et si je disais ça ?! ». C'est ce que j'ai appelé la fonction scribe. La fonction scribe, c'est justement cette fonction-là — Lacan avait un très bon mot — « qui déchaîne la vérité ! ». Prenons cette image : je dis « qui déchaîne les interprétants », des

interprétants latents. Vous voyez, c'est un peu comme la Venus de Milo avant que le pêcheur ne l'ait pêchée. Elle était là au fond de l'eau, personne ne savait que c'était là, personne ne savait qu'elle existait, elle n'était imaginée par personne. Et puis un pêcheur la ramasse. C'est un truc énorme. Le bruit que ça fait d'avoir fait ça. Ce n'est pas rien. Alors voilà, on peut dire « déchaîne les interprétants » : c'est à ça que cela renvoie. Quelque chose surgit et qui fait que des pans d'histoire qui étaient jusque là masqués peuvent apparaître en plein jour. Ça arrive. Dans le travail analytique, souvent, ça revêt deux aspects différents. Il y a l'effet de vérité proprement dit, qui sidère et puis on n'est plus tout à fait pareil. Ça, c'est tellement rare, et d'ailleurs, souvent cela ne se passe pas dans le travail analytique mais plutôt en dehors. Par contre, quelque chose qui se passe dans le travail analytique, qui est visible, pour chacun d'entre nous, c'est le fait suivant : vous dites quelque chose — fonction scribe — et vous entendez un discours qui ramène des choses jamais évoquées. Voilà. Ça, c'est une des parties de cette conception là qui est très importante : un « Je l'ai toujours su mais je ne le savais pas ». On découvre cette chose extraordinaire qui est « un savoir qui ne se sait pas ». C'est Mannoni, Octave, qui donne cette formule très belle et très exacte. Un savoir qui ne se sait pas. On l'a là, on l'a toujours su, mais cela prend tout à coup une autre dimension dans un autre contexte qui est celui du transfert. Donc voilà la fonction scribe. Alors cette fonction scribe, pour s'exercer, nécessite ce que nous appelons une feuille d'assertion. Si je reprends mes copains cévenols, on peut dire que le fait de faire venir quelqu'un pour causer de ce qui se passe, c'est déjà commencer à fabriquer un endroit où peuvent s'inscrire des choses qui sinon, ne s'inscriraient pas. Au fond, c'est ça l'histoire. Alors quand le psychanalyste dit « ah ! tout ce que j'ai fait ! », on peut lui dire, « mais non, pauvre couillon, tu n'as rien fait. Le tout, c'est que tu sois là, pour qu'il y ait une feuille d'assertion. Ton rôle, c'est de permettre qu'il y ait ça ». Parfois, bien sûr, le psychanalyste participe, il dit des trucs, mais ce qui s'inscrit c'est dans une dimension collective. Les paroles

de la fonction scribe qui arrivent, qui surgissent à un moment donné, on ne sait pas d'où elles viennent ! Regardez comment dans notre travail, on est toujours poussé à croire que c'est nous qui faisons les choses ! On a du mal à s'en défendre ! Par exemple, arriver à se rendre joyeux lorsque quelqu'un vous dit « ah formidable ! je vais beaucoup mieux depuis que je prends du millepertuis. ». (Rires.) Je n'ai rien contre le millepertuis. Penser, voire même dire « très bien, formidable ! le millepertuis, il n'y a que ça de vrai ! », cela permet d'en rabattre sur sa propre participation et de la réduire à ce qu'elle doit être.

On ne peut parler que parce qu'il y a l'autre. Et c'est l'autre qui nous fait parler. Alors c'est là qu'arrive cette idée, si on reprend le sujet et le Moi, c'est que le sujet a quelque chose à voir avec l'autre. Je ne dis pas que le sujet c'est l'autre ! Attention ! je dis que ça a quelque chose à voir avec l'autre. Encore faut-il qu'il y ait de l'autre pour qu'il y ait du sujet. Ça ne suffit pas. Pourquoi Freud disait-il que l'introspection ne valait rien ? Parce qu'il n'y a pas d'autre. C'est pour ça qu'il faut passer par la parole. Vous ne pouvez pas vous défiler. Il faut défiler par la parole sinon c'est fichu. Vous croyez penser : « je pense donc je suis ». C'est à voir ! Il faut parler. Alors tu pourras savoir que tu penses. Pour dire « je pense donc je suis » il faut encore qu'il l'inscrive. Vous connaissez l'histoire ! Descartes a fait cette grande découverte, déjà faite par St Augustin, en 300, un truc comme ça, en tout les cas, largement avant Descartes. Une réminiscence de Saint Augustin ! Parce que c'était un type cultivé Descartes, mais il ne savait pas qu'il savait ça. C'est étonnant comme truc. Alors qu'on pense que c'est l'acte fondateur de la philosophie. Descartes est très bien. Ce n'est pas le problème. Je ne suis pas en train de dire « baah, Descartes ! », non, non. Quand on lit Descartes, c'est époustouflant. Ça fait rêver. Quant à la cohérence en philosophie, moi je n'en sais rien, je ne suis pas philosophe. Ce qu'il dit, c'est magnifique. Les *Méditations*, tout ça, ça vaut vraiment le coup de le lire. Ainsi, la question est qu'il faut bien que ça passe par la parole. Il faut dire que c'est par

la parole que quelque chose de l'altérité va pouvoir se mettre en marche. Mais pour être du côté de l'altérité il ne faut pas être du côté du Moi, parce que dans le Moi il n'y a pas d'altérité. Ah oui, vous allez dire, il y a le Moi et autrui. Oui, mais cela ne va pas très loin le Moi et autrui. C'est un face à face. C'est un peu comme les deux lozérogardeois. L'un c'était Moi et l'autre c'était autrui. Alors, Moi et autrui ça ne suffit pas.

LFC : 350, Saint Augustin !

MB : Je n'ai pas tapé loin. Entre Moi et autrui c'est la guerre. Parce que c'est face à face. Vous allez dire qu'autrui, on n'a affaire qu'à ça quand on parle. Moi, je parle à autrui. Et bien, ce n'est même pas sûr. Non seulement il faut mettre en doute que quand je parle, c'est le Moi qui parle, mais en plus je dois remettre en question le fait que quand je parle je parle à autrui. Lacan a beaucoup élaboré là dessus. Il dit « certes, on a un axe direct de Moi qui parle à autrui, mais pendant ce temps là, il y a une autre diagonale qui est efficiente dans l'histoire, où le sujet qui parle à l'Autre. On est donc dans deux dimensions complètement différentes. Et Lacan dit que c'est la diagonale de l'inconscient. Ce qui signifie que nous avons toujours à tenir compte de cette question de l'inconscient. Je vous ai souvent dit que c'est ce qui était le plus remis en question y compris par les psychanalystes. Il y a des tas de psychanalystes qui vous parlent de l'inconscient comme ils parlent des... oiseaux. Il faut bien parler de l'inconscient dans l'arsenal parce que sinon cela la fout mal, mais c'est un truc qui est épouvantablement difficile à saisir ce truc de l'inconscient. On ne se rend pas compte de l'énormité. Lorsque Freud se décide à tenir l'inconscient, c'est une position qui est impensable. C'est inimaginable. C'est une révolution ! Pleins de gens disent qu'il ne faut pas exagérer, que d'autres comme Von Hartmann, parlaient de l'inconscient avant lui. Oui, mais Freud, lui, a tout construit autour de ça. Au fond, l'inconscient chez lui, c'est justement cette part qui fait que rien n'est tout. Je ne peux jamais dire « tout quelque chose ». Parce qu'il y a toujours cette dimension qui vient m'emmerder, qui va m'empêcher de

totaliser. Ça échappe, ça échappe toujours. Cette idée là est une idée qui est impensable. On comprend pourquoi les philosophes ont eu le plus grand mal avec cette idée de l'inconscient parce qu'il leur faut un système totalisant, une conception du monde qui puisse permettre, au moins virtuellement, de tout reconstituer. Toute cette philosophie là, — qui est précieuse, je ne suis pas en train de dénigrer la philosophie —, dans laquelle les philosophes ont les plus grandes difficultés à introduire la notion d'inconscient parce qu'elle vient tout faire dérailler.

J'ai un très bel exemple qui s'est produit l'année dernière. Donc, j'y reviens dessus. Je vous rappelle, Pierre Delion vient parler à Canet. Comme Pierre Delion est à la fois un type éminent un vieux pote, je l'écoute avec attention. Il dit qu'il est très important de prendre en considération la pesanteur quand l'enfant sort du ventre de la mère. Alors j'essaie de combiner cette hypothèse avec ce que je développe ici, à propos de l'inspiration et l'expiration que je considère comme des moments fondateurs. Du coup, je fais un séminaire en posant cette question : est-ce qu'avec l'expiration et l'inspiration, il ne faudrait pas tenir compte de la pesanteur ? Et je l'affirme. Ce qui s'avérera idiot. Le soir même, je calcule tout ça, pour voir l'effet de l'inspiration et de l'expiration d'un petit poumon. Quand même, ce n'est pas énorme, 0,4 litres ! Remarquez, il y a des types qui font de l'apnée et qui peuvent tenir jusqu'à 11 mn ! J'en ai rencontré un l'autre jour. C'est presque inouï. Il disait qu'il a un système pour gonfler ses poumons au delà de ce qui est possible. Il disait qu'il arrivait jusqu'à 8 litres ou 9 litres. C'est gigantesque et il pouvait tenir onze minutes avec ça. Donc, même avec les litres, on peut voir si cela a un effet, mais avec 0,4 litre, j'ai du abandonner. Pourtant, j'ai fait de la physique dans ma vie, des mathématiques, j'aurais du être attentif à ça et je me dis : comment ai-je pu raconter des conneries pareilles ? Mais, et c'est là le point décisif, je n'ai pas lâché en me disant que si quelque chose m'avait accroché, c'est que ce quelque chose avait son importance même si je ne savais pas encore laquelle. J'ai tenu

toute la semaine comme ça, sachant que le lundi suivant j'allais devoir avouer ma grossière erreur lors du séminaire. C'était difficile. Vous ne pouvez pas savoir comme je m'en voulais. Le Moi était d'une sévérité ! Le surmoi qui lui donnait des coups de main, ... je me disais « ouh là là, et je parle en public, je raconte mes salades, ...c'est effrayant, ils vont me croire... » vous ne pouvez pas savoir toutes les idées qui me sont passées par la tête, c'était terrible. Et en même temps, il y avait l'autre idée, que j'avais dans la tête. L'autre qui était « tu as dit quelque chose, mais tu ne sais pas quoi. Ça viendra ». Et c'est venu le jour même du séminaire suivant. Je me suis rendu compte que ça pouvait s'intégrer mais différemment. À partir des associations qui avaient été faites à l'occasion de cette idée impossible sur les variations de la pesanteur, c'est les associations qui étaient intéressantes et nous avons pu formuler une hypothèse qui m'a paru possible à tenir.

LFC : Le portage

MB : Oui, le portage, et je maintenais la question de la respiration mais en enlevant la question de la pesanteur à ce moment là. Mais il y avait la question du portage. Nous avons même consulté avec Laurence une de ses copines qui était spécialisée dans la question de l'accouchement. Donc, vous voyez, si j'avais tenu la position universitaire, « ah, je ne dis que des conneries, on va me virer, je ne toucherai plus rien à la fin du mois... ». Position universitaire parce que ça, c'est le discours de l'université, le discours du savoir. Si j'étais dans le discours universitaire, les choses se seraient arrêtées. Mais, parce que je suis convaincu qu'on ne fait jamais des hypothèses pour rien, j'ai tenu. Et les hypothèses valent par les chemins qu'elles permettent de parcourir. Même si l'hypothèse est fautive, cela n'est pas grave. Au moins on a le chemin qui nous permet peut-être de faire de nouvelles hypothèses. Cette idée là qui est bien plus précieuse que celle du Moi, le savoir et toutes ces conneries.

J'avais été largement précédé par ma copine Edwige. Vous connaissez tous l'histoire de Vincent. Que je vous ai raconté vingt fois. Edwige raconte l'histoire

de Vincent le végétatif, devant lui, mais elle raconte une fausse histoire pensant que c'était la vraie. Elle raconte celle d'un autre patient. On fait des associations autour, et grâce à ces associations Vincent sort de son état végétatif. Pas mal, non ? Et la fois d'après Edwige avoue qu'elle s'était trompée. Mais on en avait rien à foutre car la fausse hypothèse avait en elle quelque chose qui portait ses fruits. Là on a même pu savoir pourquoi ;: parce qu'en fait Edwige avait été dépositaire d'un secret par la mère qu'elle ne pouvait pas communiquer à l'équipe et inconsciemment (dirait-on de façon douteuse) elle avait réussi à faire passer son truc par ça. Je vous rappelle que la conclusion à laquelle on était arrivé et qui avait permis à Vincent d'émerger était : « ta mère a voulu te tuer, alors tu as foutu le camp et tu as réalisé ce que voulait faire ta mère sur toi mais un peu loupé quand même puisqu'il n'était que végétatif ». Et Edwige, la fois suivante, quand elle est venue, était très tranquille. Elle n'était pas du tout stressée d'avoir dit des conneries. Elle n'en avait rien à foutre. Rien à foutre ! Elle a dit « je me suis trompée, ça m'arrive ! ». Vous voyez là la critique du Moi. Il faut une critique du Moi très acerbe pour tenir cette position, surtout quand on est médecin organiciste et qu'on doit tout savoir sinon...

Alors, on pourrait dire : c'est le sujet qui s'inscrit par la parole. Quand je cause, quelque chose du sujet cause. Je ne dis pas que c'est lui qui parle, mais que c'est quelque chose du sujet qui vient s'inscrire. Je crois que c'est Moi qui parle mais en fait c'est quelque chose d'autre. Comme dans les équipes ! cette idée-là a au moins ce mérite, c'est qu'on peut autant traiter le collectif que l'individuel avec elle. Les deux dans l'équipe qui se bouffaient le nez, si vous parliez à chacun d'eux et bien vous verriez ce qu'il pensait l'un de l'autre. Ils vivaient ça dans leur Moi, comme deux Moi qui se traitaient d'autrui. Il y avait cette opposition. Ils croyaient que c'était ça. Mais ils étaient en train de construire un parent pour cet enfant-là et ils ne savaient pas. Voilà, on peut dire que c'est là qu'était le sujet. Si on pouvait lire ce qui se passe dans les équipes à ce niveau là, je peux vous assurer que cela nous mettrait dans des états un peu plus astucieux que

ceux dans lesquels on est la plupart du temps. Où on est dans l'événementiel. Je ne dis pas qu'il faut s'éloigner des événements, tout au contraire ! Il faut bien y entrer dedans, et c'est ce qu'on a fait avec cette équipe. La réunion a duré trois heures et demie, je peux vous dire qu'on a bossé ! Et je vous donne un truc que j'utilise souvent. Quand il y a ce type de situation, il faut rentrer dans l'infime du détail, de l'événement précisément. Quand on vous dit « l'autre jour, elle m'a engueulé », alors vous dites « où cela s'est-il passé ? à quelle heure ? dans quel cadre ? l'enfant où il était ? etc. » pour avoir tout une configuration et commencer à pouvoir saisir quelque chose du niveau de l'événement. Sinon, on est dans les faits. Il n'y a rien de plus con que les faits, parce que c'est d'une généralité absolue. Quand vous réfléchissez à la question du fait et posez vous la question : par quoi est-il causé ? La réponse que je peux vous proposer, c'est Peirce qui dit ça : un fait est causé par tout ce qui n'est pas lui. Le monde entier produit un fait. Alors qu'un événement c'est quelque chose qui est tout à fait différent, un événement ça arrive dans une contradiction. Je vous rappelle la formule magique : « un événement c'est la jonction existentielle de faits impossibles » ; l'exemple le plus simple, quand il y a du soleil, si j'interpose ma main, ici la lumière n'arrive plus, si je bouge ma main, la lumière arrive. Voilà deux faits impossibles. Un fait : là, il y a de la lumière. Un autre fait : là, il n'y a pas de lumière. Deux faits impossibles. Qui ne peuvent pas être vrais en même temps, mais ils sont joints existentiellement, par le fait que la main bouge. La jonction entre deux faits impossibles est un événement. Il ne suffit pas qu'ils soient impossibles, il faut qu'il y ait une relation existentielle où les deux puissent être joints. Ils sont joints mais pas temporalisés. Ils ne sont pas dans le même temps. D'ailleurs c'est ce qui permet d'être à la base du temps. C'est une autre paire de manche, plus complexe. Voilà, cette question là, en allant au plus près de ce qui se passe au moment où les choses sont décrites, on peut parfois toucher un événement. Ça modifie radicalement la perception de la chose. Si vous aviez vu comment certains faits étaient racontés au début de

notre réunion et après une heure, une heure et demie, sur ce qui s'était passé là, cela n'avait plus rien à voir. Ces reconstructions imaginaires que l'on fait tous et qui peuvent créer des vendettas. J'ai un très bon exemple avec la clé d'en bas. Magnifique exemple.

Comme vous savez, le lundi de la rentrée la porte du hall est fermée. Je suis obligé de descendre les cinq étages pour aller chercher la personne en bas. On remonte et je me dis, bon ça va, c'est quelqu'un qui a oublié qu'il ne fallait pas fermer à clé cette porte. Puis je me suis rendu compte que la porte était tout le temps fermée. À partir de là, vous pouvez faire des hypothèses parfaitement paranoïaques : « ah, le salaud qui m'en veut, le connard, des choses terribles ». Puis quelque temps après, je croise quelqu'un dans l'immeuble qui me dit que c'était une décision qui avait été prise par l'ensemble des copropriétaires. Alors là, seul contre tous. La même chose. Alors là, cela devient « ah, les salauds ». Il n'y a que des ennemis autour. Encore plus terrible. Je me permets de vous dire que je ne suis tombé ni dans l'un ni dans l'autre, même si, bien sûr, ce sont des choses qui m'ont traversé, comme tout un chacun. Je me suis dit : il faut que je sorte de cette impasse. J'ai donc fait des clés que je donne à tout le monde. Pour vous dire que cela continue. Je sors sur le palier, je vois ma voisine sur le palier avec son petit chien. Elle me dit bonjour. Je lui dit bonjour, mais le visage fermé. On rentre dans l'ascenseur. Elle me demande si quelque chose ne va pas. Je lui dis « ça ne va pas, on me ferme la porte ». Elle me dit « ah ! ce n'est ni moi, ni ma sœur ». Intéressant ! ça fait deux ! Je termine. Je reviens de je ne sais pas où. J'arrive et je vois une dame qui attendait devant la porte. Je lui demande ce qui se passe et elle me répond « je ne sais pas, il y a quelqu'un qui ferme la porte. Mon mari fait la sieste, je n'ose pas le réveiller et je n'ose pas sonner sinon il va être obligé de descendre pour m'ouvrir la porte ». Je me suis rendu compte que là dedans, on se retrouve devant l'humanité à laquelle on peut s'attendre, des bandes de connards qui font leurs trucs comme ça, vicieux sans doute, sauf un qui avoue son vice. C'est très intéressant comme expérience. On

voit comment là dedans, l'hypothèse paranoïaque, qui est la première qui arrive, mérite d'être d'emblée critiquée. Autrement dit, c'est l'hypothèse du Moi. si vous regardez bien, c'est Moi contre autrui — salaud ! — ou bien c'est Moi contre les autres, là c'est les autres indistincts, on passe à la dimension sociale, qu'on retrouve dans les équipes. La jeune fille qui disait : Moi, on ne m'aime pas dans l'équipe ! Il y a l'amour qui arrive. *On* ne m'aime pas ! il y a plein de choses qui viennent orner l'ensemble de cette construction, qui est au départ une construction qui est une erreur de perspective.

Public : ..Et le syndic ?

MB : J'ai téléphoné au syndic. J'aime bien aller doucement. Dans ces choses là, il ne faut pas se précipiter. C'est comme dans les pensées...

CB : Non, mais de là à faire tant de clés au lieu de téléphoner au syndic, c'est quand même bizarre.

MB : J'ai téléphoné au syndic ! à plusieurs reprises, mais le syndic il est toujours en communication. J'ai envoyé un mail. Mais il ne m'a pas répondu. Quelqu'un m'a dit d'écrire une lettre recommandée. Moi, je m'en fous un petit peu. Cela devient quelque chose d'intéressant. pour notre boulot, ce sont des moments précieux. Pour voir comment on peut se situer... Jusqu'à ce que Jean-Marc soit épuisé d'aller faire les clés...

Jean Marc : Moins que le cordonnier.

MB : Ah bon ? Le cordonnier est épuisé ?

Jean Marc : Non, il est surtout surpris. (rires)

MB : Il n'a pas posé de questions ?

Jean Marc : il a proposé une ristourne. Ce qui n'est pas négligeable !

CB: Non, mais refaire des clés, c'est quand même une démarche en soi qui est particulière. Il y a quand même des solutions qui sont plus simples. Refaire des clés ça veut quand même dire, « j'emmerde les autres en faisant faire des clés à tous les patients. »

LFC : Non ! pas du tout !

CB : c'est quand même intéressant qu'ils veuillent que cette porte demeure fermée. La démarche de faire la clé au lieu d'aller voir le syndic ou de lui téléphoner...

MB : Je l'ai fait, ça !

CB : Non, mais trouver le syndic, dire je suis tout seul à trouver la porte fermée et tous les autres ont décidé. C'est curieux. Il faudrait analyser ce qui va se passer après.

MB : Ça permet de voir déjà qu'il y a d'autres personnes qui sont dans la même situation que moi. Si un jour je me décide à interpeller le syndic par lettre recommandée, à ce moment là j'aurai des points d'appui localement, chose que je ne savais pas, parce qu'au départ, dans cette idéologie moïque qui est « je suis seul dans cette affaire, seul contre un ou contre tous » c'est un peu la même chose...

CB : Vous êtes seul à recevoir de la clientèle dans cet immeuble ?

MB : Oui.

CB : Ah bien voilà d'où vient la paranoïa !

Public : Mais s'ils apprennent l'histoire des clés, cela va être encore pire !

MB : Je suis pour des solutions qui me soignent, mais pas plus que ça, je ne vais pas dire que je fais des clés, pour une raison simple, c'est que les responsables de cet état des choses se débrouilleraient pour changer la serrure. Et cela coûte la peau des fesses de refaire des clés.

Public : De temps en temps ils voient rentrer

OF : Y a-t-il une raison officielle sur le pourquoi de la fermeture ?

MB : Je la connais depuis le début. Le point de départ, c'est que j'avais demandé au type, avant la construction de l'immeuble qu'il n'y ait pas de fermeture à clé de la porte. Et le maître d'œuvre a mis une porte avec une clé car c'est ainsi que cela se fait habituellement. Alors j'ai râlé un bon coup mais il a dit que c'était comme ça et qu'il ne pouvait plus changer la serrure maintenant parce qu'il lui faudrait changer la porte et que cela coûtait trop cher. Alors, ça

va, c'est bon. À partir de là, j'ai fait faire le système que vous connaissez, quand on appuie sur ma sonnette, cela ouvre la porte et puis quand je m'en vais, j'arrête le mécanisme.

CB : c'est un truc normal

MB : Pas tout à fait, car c'est uniquement quand je suis là que le système est enclenché. Mais ici, ce sont des vieux, et cela ne leur plaît pas car ils disent que n'importe qui peut entrer dans l'immeuble en appuyant sur la sonnette. Donc ils m'ont demandé de vérifier à chaque fois que quelqu'un sonnait avant d'ouvrir. Je leur ai fait remarquer que ce soit moi qui déclenche l'ouverture ou les gens en bas, c'est strictement la même chose, parce que je ne vais pas regarder pour savoir qui c'est. Donc j'appuie sur le bouton dès que quelqu'un sonne. Mais, ça, ils ne veulent pas l'entendre. Ils ont voulu m'imposer leur solution.

LFC : Pourquoi tu n'as pas menti ?

MB : Comment ça ?

LFC : En leur disant que tu vérifies l'ouverture et sans le faire.

MB : Mais ils voient bien que non. Puisqu'il suffit d'appuyer sur la sonnette pour que cela ouvre. Je n'ai pas le temps matériel d'arriver jusqu'à la sonnette... (rires) Cela se voit. Je n'ai pas la vitesse de la lumière dans mon doigt.

Public : Tu crois qu'ils ont réfléchi jusque là ?

MB : Je vous parle de choses qui datent de 2004 ! Et c'est en 2009, 5 ans de maturation... en fait je vais tout vous dire. Ce qui a provoqué le phénomène de bascule, c'est qu'un jour, un patient a fait la pire des choses qui soient : il a arraché dans l'ascenseur le panneau « interdit de fumer » ! Impardonnable ! Là, cela a été très dur. Le syndic en a parlé ! C'était énorme !

Public : Et ils savaient que c'était lui ?

MB : Non, mais tout le monde a tourné les yeux vers moi ; et là, ils se ont dit « là, nous sommes réellement en danger ! ». Il y a deux ans de ça, une voiture qui a été brisée dans le garage en dessous, et les mêmes ont dit que c'était à cause de ma porte. Mais le syndic à l'époque était une femme intelligente, elle a

fait une enquête et elle s'est rendu compte que le jour où c'est arrivé, je n'étais pas là, j'étais je ne sais plus où. Vous voyez dans quelle ambiance cela se passe. Vous voyez mon problème : d'abord, trouver quelque chose de pratique pour pouvoir continuer à travailler, et par ailleurs laisser venir tout ça, pour pouvoir le traiter à un moment donné. J'ai engueulé le syndic, comme il faut, mais maintenant, il faut attendre. Le seul intérêt réel pour nous, en tout cas ici, c'est la question du Moi. On voit que la première chose qui vient, ce sont les idées du Moi, ce qui permet de dégager le terrain et de commencer à penser les choses un peu autrement. Dans le travail avec les équipes, c'est une des choses qui sont le plus difficile, parce que la première chose qu'on met en avant c'est le Moi. Par exemple, je pose très rapidement avec les nouvelles équipes le fait d'être totalement hostile à toute forme de solidarité. Pour des raisons diverses. D'abord parce qu'on fabrique un Moi solide avec la solidarité, et c'est une erreur, alors que ce qui est important, c'est de libérer la parole pour pouvoir dire à quelqu'un ce qui est en train de se passer. Quand on voit quelqu'un faire une connerie, dire « tu fais une connerie ». On voit bien l'importance de ça. L'autre jour, quelqu'un, un médecin de l'hôpital, et qui me raconte qu'une infirmière, qui lui fait un peu peur, se préparait à faire un sondage vésical sans se laver les mains, et le lui fait remarquer. Alors, il dit qu'il était embêté de lui dire de se laver les mains devant le patient. Quand on sait ce que provoquent les sondes urinaires quand cela n'est pas posé correctement ! infections urinaires à répétition. L'autre, par défi, prend le flacon d'alcool et se le passe très rapidement sur les mains. Et le médecin ne dit rien. Je lui fais remarquer « cela vaut le coup de savoir quelle est l'essence de ce travail ? l'essence de notre travail c'est le patient ! ». Puis c'est autour du soin que les choses s'organisent. Ce n'est pas autour de notre personne ! Vous voyez, ce médecin avait une forme de solidarité ! Entre gens du soin, on ne s'attaque pas devant les patients ! eh eh, pourquoi pas ? parfois, c'est même indispensable ! Ne pas le faire peut conduire à des trucs très emmerdants. Cela fait partie des choses absolument essentielles.

Quand on travaille dans une équipe, il faut arriver à savoir où est la boussole. La boussole c'est le soin, c'est pas nous. C'est pour ça qu'arriver à attaquer toute cette dimension moïque qui existe non seulement chez tout un chacun, mais bien entendu, de façon renforcée dans les équipes, ... Alors il y a ce qui est autorisé ! On est autorisé à dire certaines saloperies et pas d'autres ! On est autorisé à dire que des saloperies qui concernent le Moi : « tu sais qu'on ne peut pas se sentir. » Bon ça va. Ça, ça peut se dire parce que c'est du niveau du Moi, mais tout ce qui est du niveau du travail et qui nécessiterait de dire quelque chose de plus ! Hier, on a eu une discussion avec une amie qui était prof et qui se trouve chargée par l'académie de son cousin professeur, qui a des tendances pédophiles. Alors, elle apprend qu'il organise une sortie avec deux ou trois jeunes. Elle, ni une ni deux, va voir les parents. Elle leur dit « machin, il est pédophile, c'est avéré. Elle s'est fait insulter par les parents : « mais, qu'est ce que vous dites ? vous attaquez un collègue ! » vous voyez jusqu'ou ça va. Les parents était prêts à... d'ailleurs ils l'ont fait, les gamins sont partis avec le type, d'ailleurs, cela s'est bien passé.

LFC : Pourquoi n'est-elle pas allée le dire au cousin ?

MB : Bien sûr qu'elle le lui a dit. Oui, elle lui a dit. Mais l'essentiel, c'était de faire en sorte que cela ne se passe pas. C'est ça le soin. Ce n'est pas nécessairement d'aller avertir le bonhomme et de dire ce qu'on va faire. Je ne dis pas après de ne pas le faire pour d'autres raisons, mais fondamentalement, directement, on va empêcher que la chose puisse dégénérer. Moi je trouve ça très bien, je trouve qu'elle a raison.

Public : Ça fait bizarre

MB : Mais justement, c'est ce bizarre qui est dans les équipes. C'est que ça ferait bizarre dans les équipes que quelqu'un vienne te dire « et là, ça ne va pas, tu déconnes ! » Ça ferait bizarre et pourtant ce sont des choses essentielles. Ce n'est pas une position facile à tenir, mais comme la position de ne pas tenir compte du Moi, d'en faire la critique serrée est une position qui est

concrètement difficile. Abstraitement c'est facile mais concrètement, c'est très difficile, parce que le Moi est toujours la première chose que l'on met en avant. Toujours.

OF : Parce que cela vient à l'encontre même des grilles d'évaluation modernes qui sont demandées partout.

MB : Oui, ces grilles fabriquent du Moi renforcé, évalué. Donc, voilà, il me semble que cela mérite d'être pensé, à partir de cas concrets. Par exemple, on sait que dans telles équipes, on sait qu'il y a quelqu'un qui fait des choses pas très catholiques⁴, et bien on ne va pas le dire pour ne pas emmerder le bonhomme.

CB : ...dans les familles c'est pareil

MB : (rires) oui, c'est là qu'on apprend, dans les familles.

CB : Quand on dit la vérité, on passe pour un espèce de monstre...

FC : ...la difficulté à identifier ce qui est de la délation et le cas d'Edwige qui revient et qui dit cela arrive de se tromper.

MB : elle n'a pas dit ça comme ça elle a dit « cela a un sens ».

FC : Peu importe le ton. Ce que je voulais dire c'est qu'il faut avoir quelque chose de suffisamment solide et bien foutu en soi pour ne pas ressentir de la culpabilité dans les deux cas. Dans le cas d'Edwige où elle dit cela arrive de se tromper

FC : Et dans le cas que tu viens d'évoquer et qui peut faire penser à de la délation.

MB : Bon, voilà, comment peut-on soigner à l'intérieur de soi toutes ces formes de culpabilité qui sont liées au fait qu'on obéit servilement à son Moi. Ce travail est un chantier éternellement ouvert dans lequel on doit savoir autour de quoi on s'organise. Il faut avoir une boussole, pour savoir où est le nord. Il faut à chaque fois savoir où est le nord, et on ne perd pas le nord comme ça. L'idée est de

⁴ Je sais que c'est une expression courante, mais j'ai constaté qu'elle faisait sursauter tous les non catholiques.

savoir où on est, qu'est ce qu'on fait. Sinon, on voit bien, on dit l'amour, tout ça, je ne dis pas que l'amour n'existe pas, ce n'est pas cela, l'amour est une des proies moïque les plus importantes. On prend l'amour pour le moteur de ce que cela n'est pas nécessairement. Parce que derrière il y a le désir et le désir concerne le sujet. Là où l'amour est le plus près du Moi, (pas tout à fait quand même), le désir est autre chose parce que le désir c'est la boussole. Vous me faites dire des drôles de choses. *Moi*, je n'aurais jamais dit ça.